

4.

Schéhérazade, lueur de conscience dans la nuit infinie du monde, invente et raconte des contes pour tenir la mort à distance. Et la mort lui obéit. Elle se tient à distance, jusqu'à s'effacer. Schéhérazade fut l'une des grandes mères des contes. Pas la seule, loin de là. Elle eut au moins une ancêtre plus archaïque, plus populaire, plus rurale. Son histoire, telle que je vais la résumer ici, nous vient de Bretagne, mais on en trouve un peu partout des variantes.

Il était pour la première fois (puisque avant que ce conte soit dit seule la force sauvage avait droit de parole), il était donc pour la première fois une femme sans nom qui vivait avec son bûcheron de mari dans une cabane plantée au milieu d'une clairière de la grande forêt des premiers temps. Cette femme était solitaire et malheureuse. Son homme était une sorte de brute au cœur aussi broussailleux que sa barbe et sa tignasse. Chaque soir, en rentrant de la forêt, sans un mot, sans raison, il la battait. Elle était résignée à son sort. Elle vécut longtemps ainsi, maudissant sa vie, jusqu'au jour où elle se découvrit enceinte. Il lui vint alors à l'esprit qu'elle ne pouvait plus se permettre d'être ainsi rossée, sous peine de perdre cet enfant qui

avait fait son nid dans son ventre. Elle réfléchit donc au moyen d'amadouer la brute. Elle se creusa la tête. Rien ne vint. Elle se creusa le cœur. Alors là, dans son cœur germa une réponse. Et quand au soir, comme à son habitude, son mari leva sur elle son bâton, elle s'écria : « Attends, j'ai à dire ! » Et elle se mit à lui raconter une histoire qu'elle ignorait connaître, qui lui venait en bouche en même temps qu'elle la disait. Et cette histoire était si belle, si émouvante, si prodigieuse que l'homme l'écouta, et que le bâton oublia de s'abattre sur son dos. Ainsi, neuf mois durant, tous les soirs, cette femme inventa des histoires pour préserver l'enfant qu'elle portait, pour lui permettre de venir au jour. Et c'est ainsi, dit le conteur, que sont nés tous les contes de la Terre, non point pour changer la vie, mais pour l'aider à éclore.

Notre planète est un lieu inhospitalier. La nature ne connaît, à peu de chose près, ni pitié ni repos. Elle est une force apparemment gratuite, aveugle, qui vient on ne sait d'où, qui va on ne sait où. Naître, manger, grandir, forniquer, tuer, survivre un temps et disparaître, tel est le lot de la plupart des êtres terrestres. Avez-vous vu une portée de chiots se disputant les mamelles de leur mère ? Aux plus forts la tétée. Aux plus faibles, rien. Même celle qui les a enfantés se désintéresse de leur sort. Qu'ils crèvent. C'est ainsi. C'est la loi de la nature. Nos sociétés n'échappent pas à cette loi, et c'est bien pour cela qu'elles sont souvent si grossières, si révoltantes. En vérité, n'importe quelle brute tyrannique est plus proche de la nature que le plus pointilleux des écologistes.

+

Nous arracher à ce chaos qui menace sans cesse de nous submerger, tel est le plus constant effort de la conscience humaine. Je ne dis pas là qu'il faut faire la guerre à la nature, que nous devons tenter de l'asservir à notre profit, car ce serait alors obéir à sa loi (que le plus fort règne), mais plutôt mettre en œuvre ce que nous avons, et qu'elle n'a pas, la capacité de créer, de mettre au monde ce qui avant nous n'y était pas : du sens. Qu'est-ce qui tient la mort, le néant, le chaos à distance, tant dans le palais de Schéhérazade que dans la cabane forestière de la vieille mère des contes ? Une parole. Une histoire. Un récit qui, au-delà de ce qu'il raconte, affirme une cohérence, suggère que notre présence ici-bas obéit à d'autres nécessités que celles que le monde nous impose. La mère des contes parle, la brute écoute, elle ne peut s'en empêcher, et la voilà qui demeure perplexe, intimidée. Elle n'a pas de réponse à ce qu'elle entend. Tout récit établit un ordre des choses, face au désordre naturel. Notre conscience (notre survie ?) exige à toute force que nous ne soyons pas venus en ce monde pour simplement têter, grandir, dévorer, disparaître. Il nous est nécessaire d'affirmer sans preuve, par impérieux désir de vivre, face à nos pires ennemis, les démons de l'absurde et de la fatalité, que nos vies ne sont pas hasardeuses, vides de sens. Voilà pourquoi, depuis que nous sommes conscients d'être, nous racontons des histoires. Nous traçons des chemins où il n'y en avait pas. Où n'était que hasard aveugle, nous imposons des destinées.

Au contraire de certains de nos récits modernes, presque tous les contes (si l'on excepte ceux dits d'avertissement) finissent bien. Non point par naïveté, mais par souci de nous donner des forces. Nombre

de conteurs d'histoires d'aujourd'hui, romanciers ou filmeurs, se laissent complaisamment tenter par le vertige du non-sens. « Les optimistes sont d'indécrottables naïfs », disent-ils. « Les pessimistes aussi », répond le conteur. Qu'importe, désespérer de la vie est paraît-il un signe de lucidité intelligente. La dérision, l'humour, cette soi-disant « politesse du désespoir », sont également fort prisés des cercles modistes. Les contes n'ont pas d'humour. Ils ne désespèrent jamais de la condition humaine. Ils ignorent la dérision. Ils sont d'une innocence trop primaire pour se risquer au plaisir distingué du ricanement. J'avoue résister moi aussi autant que je peux à ces modes-là. Je ne fréquente pas les histoires qui finissent mal. Par sensiblerie infantile, par refus du réel ? Non, tout simplement parce que je constate qu'elles m'ôtent des forces. Celles que j'ai, j'en ai besoin. Je pratique, pour mon propre compte, l'économie d'énergie. Et puis décidément, je n'aime pas cette sorte de lumière froide et maigre que l'on appelle la lucidité. Lucifer, comme son nom l'indique, est lucide. Me vient ici cette parole de Raymond Abellio – ne me demandez pas de quel ouvrage elle est extraite, je ne m'en souviens plus. Il parle de ce Lucifer « qui sait tout, en effet, et le contraire de tout, mais n'emploie sa science qu'à porter sa guerre au cœur des êtres, et dont on se demande donc toujours si, en lui-même tellement seul, il sait vraiment ». À la lucidité de ce Lucifer-là je n'ai à opposer que l'homme qui ne sait rien mais qui emploie sa vigueur à porter la vie au cœur des êtres. De celui-là on peut se demander si, en lui-même tellement présent aux autres, il ignore vraiment.